

LA  
**RÉFORME PÉNITENTIAIRE**

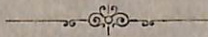
CONFÉRENCE

DONNÉE A SAINT-PÉTERSBOURG

PAR

**TANCRÈDE CANONICO**

DÉLÉGUÉ OFFICIEL AU CONGRÈS PÉNITENTIAIRE  
INTERNATIONAL



ROME

FORZANI ET C. IMPRIMEURS DU SÉNAT

—  
1891



PROVINCIA DI TORINO  
BIBLIOTECA

Legato Anselmi

OA. - b

328

LA  
RÉFORME PÉNITENTIAIRE

CONFÉRENCE

DONNÉE A SAINT-PÉTERSBOURG

PAR

**TANCRÈDE CANONICO**

DÉLÉGUÉ OFFICIEL AU CONGRÈS PÉNITENTIAIRE  
INTERNATIONAL



ROME

FORZANI ET C. IMPRIMEURS DU SÉNAT

—  
1891



---

---

*Monseigneur, Mesdames, Messieurs,*

Ce n'est pas peu de chose que tant de personnes de différents pays, dont plusieurs éminentes, soient rassemblées ici dans un but si important que la sûreté publique et la régénération morale du criminel.

Mais une émotion toute particulière s'empare de nos âmes en nous voyant accueillis avec une hospitalité si splendide et si cordiale ; en voyant l'intérêt tout particulier pour nos travaux que Sa Majesté l'Empereur a bien voulu témoigner, nommant Président honoraire du Congrès un Prince si intimement lié avec la Famille Souveraine, que je vois avec reconnaissance écouter ma pauvre parole <sup>1</sup>, honorant l'ouverture de nos réunions par sa présence et celle de son auguste et gracieuse Epouse ; en nous voyant entourés de tant des dames distinguées, ayant à leur tête une Princesse Impériale <sup>2</sup> qui a toujours consacré ses soins au sort des prisonniers, fidèles à la noble et sainte consigne de la femme : d'appuyer par le sentiment et l'action tout ce qui peut contribuer au soulagement des misères physiques et morales de l'humanité.

<sup>1</sup> S. A. le prince Petrowich de Oldenbourg.

<sup>2</sup> S. A. I. madame la Princesse de Oldenbourg.

Par ce rapprochement de plusieurs étincelles, il se crée parmi nous une atmosphère de chaleur et de lumière, qui réchauffe le cœur et éclaire l'esprit. Toutes les facultés plus nobles de l'homme s'élèvent par cette fécondation spirituelle.

Pendant que je vous parle, j'éprouve tout cela dans mon âme. Mais je sens en même temps la difficulté de rendre tout ce qui vit en moi : surtout dans une langue qui n'est pas la mienne. Regardez, je vous en prie, non pas à moi, mais à la vérité elle-même. Reflété par l'océan ou par une goutte d'eau, le soleil est toujours le soleil.

## I.

### *Origine et développement de la réforme pénitentiaire.*

De tout temps on a puni les criminels. Mais, selon les différentes époques, de combien de différentes manières n'a-t-on pas envisagé la punition ! C'est cette transformation lente, mais continue, dans l'idée de la peine, qui a produit peu à peu la transformation des lois pénales et des systèmes punitifs. Suivons, d'un coup d'œil synthétique et rapide, la transformation de cette idée : et nous aurons la clef du système pénitentiaire actuel.

La peine, regardée d'un point de vue large et complet, n'est pas celle seulement qu'on endure dans les prisons. On peut bien dire, sous un certain rapport, que le monde entier est un grand établissement pénal. Quel est l'homme, ici-bas, qui ne souffre point ? Et toute souffrance, qui au fond est une peine, remarquez-le bien, est la conséquence d'erreurs ou de fautes commises par nous-mêmes ou par les générations qui nous ont précédés. L'histoire de chaque individu et de chaque peuple est là tout entière.

Chaque homme souffre, plus ou moins, sa peine en secret. Mais il n'arrive que trop souvent que, par des fautes graves qui lèsent le droit d'autrui, plusieurs troublent la sécurité de tous et la mettent en danger. Alors le pouvoir

social, en soumettant le coupable à un traitement plus ou moins rigoureux, ne fait que se rendre l'organe — autant que cela est nécessaire pour la sûreté publique — de cette loi générale inhérente à la constitution de la nature humaine, qui, à chaque déviation de la ligne droite, fait suivre une douleur, comme sanction de cette ligne vraie et comme rappel à y revenir. Et le traitement des criminels varie, non seulement selon la gravité des crimes et la culpabilité de chacun, non seulement selon la diversité des circonstances, mais aussi selon l'idée que chaque époque et chaque gouvernement se fait de la peine et de sa fonction dans l'organisation sociale.

Toute modification dans l'idée générale de la peine influe donc sur l'idée de la punition qu'on doit infliger aux criminels et, par conséquent, sur la manière de l'appliquer.

Dans les premiers temps, chaque souffrance, chaque peine était considérée par les hommes, qui attribuaient à la divinité leurs vues et leurs passions, comme la vengeance des dieux, comme une destinée fatale, à laquelle l'homme ne pouvait se soustraire. De sorte que même un génie tel qu'Aristote regardait comme une nécessité indéclinable qu'il y eût des hommes libres et des esclaves. Une lourde et triste atmosphère pesait, comme du plomb, sur la pauvre humanité. Selon les anciens Grecs, le *fatum* (la destinée) était supérieur aux dieux mêmes. Il n'y avait là de place pour le libre arbitre de l'homme. Le fatalisme est le caractère essentiel du paganisme : il l'est encore de nos jours chez les Musulmans et, en général, chez les peuples d'Asie.

Cette conception générale de la peine, appliquée à la punition des coupables, se traduisait dans la vengeance des plus forts et, plus tard, du pouvoir social — avec l'insouciance la plus complète sur le sort des condamnés. Le sentiment de la justice et l'influence de la religion modifiaient quelque peu cette cruauté insouciance : mais c'était toujours une justice purement extérieure et grossière, ne tenant compte que des manifestations apparentes et sensibles de l'action criminelle. De là, la loi du talion, si généra-

lement répandue dans les temps anciens : *œil pour œil, dent pour dent.*

Mais tout à coup, au milieu de ce ciel sombre, un rayon consolateur apparaît sur cette terre malheureuse. Ce rayon céleste éveille dans les âmes la foi que, par la souffrance, on peut expier les crimes; que, par la souffrance, l'homme peut se racheter : car la souffrance le pousse à rentrer en soi-même, à reconnaître ses fautes, à les détester, à les réparer, et, par là, à écarter les souffrances qui en ont été la conséquence. Par cette foi, un élan nouveau est donné à l'activité intérieure de l'homme. Au milieu de ses douleurs séculaires, le pauvre exilé sur cette terre sent renaître en soi l'espérance : du fond de son âme il pousse un soupir vers ce rayon bienfaisant : ses yeux appesantis se raniment et se mouillent de larmes. Il commence à acquiescer la conscience de sa liberté morale, à mesure qu'il commence à se sentir délivré du joug de ses passions et de ses défauts. Le progrès véritable des peuples commence ainsi par le progrès moral des individus.

*La peine* a commencé, dès lors, à devenir la *pénitence*.

Cette transformation féconde s'est élaborée pendant de longs siècles et s'élabore encore aujourd'hui au sein de l'humanité. Elle a produit, peu à peu, des transformations correspondantes dans plusieurs manifestations de la vie sociale.

Il y eut de ceux qui ont pris à fond cette idée dans le but exclusif du perfectionnement moral d'eux-mêmes et de leurs semblables. De là, les anachorètes et les moines ; qui n'étaient enfin que des prisonniers volontaires. De là, les jeûnes, les mortifications et les pénitences religieuses.

Dans la vie privée, combien de douleurs soulagées, combien d'âmes consolées et ressuscitées à une vie nouvelle par cette idée !

Même dans la masse de la société, les mœurs se sont, par là, insensiblement adoucies. Nous voyons, dès lors, que des inimitiés héréditaires se terminent par des paix solennelles : la vengeance est tempérée par la justice, la justice

s'allie à la miséricorde. La grâce souveraine corrige les erreurs de la justice des hommes : les liens entre les maîtres et les esclaves deviennent moins durs : peu à peu l'esclavage lui-même tombe, à mesure que le progrès des classes inférieures s'avance, et que les conditions de chaque pays le permettent. L'inégalité de fait entre les hommes est dans la nature des choses et elle existera toujours. Mais cette inégalité ne sera plus immobilisée, au point de vue du droit, par une barrière infranchissable. Chacun pourra s'élever ou s'abaisser dans la hiérarchie sociale selon ses aptitudes, son travail et son mérite. L'abolition du servage dans ce grand empire qui nous hôte si cordialement, accomplit au milieu de tant d'obstacles, n'est pas la moindre gloire du règne de S. M. l'empereur Alexandre II. Les difficultés qui l'ont accompagnée et suivie sont inséparables de toute grande réforme : mais elles disparaîtront sous l'action du temps, de la prudence et des sacrifices qu'exige l'accomplissement de tout bien réel.

Cependant il a fallu plusieurs siècles avant que l'élaboration de l'idée de la pénitence appliquée à la peine ait pu pénétrer dans le régime des prisons. Lorsque ce moment arriva, les maisons de peine commencèrent à être appelées *pénitenciers*; et on appela *système pénitentiaire* l'ensemble des différentes méthodes par lesquelles on essaya d'appliquer cette idée à l'expiation de la peine sociale.

Il ne s'agit pas ici de tracer, même d'une manière sommaire, le développement historique du système pénitentiaire, ni le tableau des méthodes différentes actuellement en vigueur dans les différents Etats ; car, d'un côté, un tel aperçu dépasserait beaucoup les limites de cette réunion ; et, d'un autre côté, comme je parle à des personnes qui en savent bien plus que moi, je ne veux pas abuser de leur bienveillante attention par des détails inutiles. Il suffira de rappeler en raccourci les points les plus saillants de ce développement et de ces méthodes, autant que cela sera strictement nécessaire pour en tirer quelques conclusions pratiques.

Le défaut le plus évident et le plus funeste des an-

ciennes prisons étant l'agglomération des prisonniers, la première chose à laquelle on songea ce fut de les séparer les uns des autres.

Dès l'année 1677, l'abbé Franci avait fondé à Florence une prison correctionnelle à système cellulaire. William Penn avait déjà proposé le travail des condamnés avec le silence obligatoire ; mais ce principe n'avait pas reçu d'application.

Le premier essai sérieux de réforme pénitentiaire est dû au pape Clément XI. En 1703, il fit construire à Rome la prison de Saint-Michel, qui est un vaste parallélogramme avec des cellules disposées dans les deux côtés plus longs. Par la ségrégation, l'instruction, l'éducation morale et religieuse, on chercha de ramener les condamnés sur le chemin droit. Les paroles, gravées sur marbre, qu'on peut y lire encore aujourd'hui, *parum est improbos coercere poena, nisi probos efficias disciplina* (c'est peu de chose que de contraindre les méchants par la peine, si on ne les rend pas bons par un bon régime) résument l'essence de toute réforme pénitentiaire ; de même que la construction de cet édifice présente le type primordial de tous les bâtiments qu'avec des améliorations successives incessantes on a depuis construit dans ce but.

L'impératrice Marie-Thérèse d'Autriche a suivi cet exemple dans les prisons qu'elle fit bâtir à Milan et à Gand pendant la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle. Mais ces réformes trouvèrent bientôt des apôtres enthousiastes en Angleterre et en Amérique, où les écrits de Howard (dont la parole éloquente de M. Spassowicz nous a présenté hier un portrait si vivant) sur le malheureux état des prisons et des prisonniers émurent profondément les esprits.

Par une loi de 1785, on avait ordonné la construction d'une prison à Gloucester : mais ce fut surtout en Amérique que, sous le nom de *système pénitentiaire*, la réforme des prisons a pris un vaste développement.

Vous savez tous que la *Société pour le soulagement de la misère dans les prisons publiques*, fondée à Philadelphie par les Quakers, commença par obtenir quelques

adoucissements dans les peines corporelles et la réduction de la peine de mort à un nombre moindre de cas; elle améliora la prison de Walnut-Street, en classifiant les condamnés selon les crimes et en renfermant dans des cellules séparées les plus grands criminels.

L'exemple a été imité par plusieurs Etats de l'Union américaine. Il est à peine nécessaire de rappeler que, de 1821 à 1829, on construisit à Philadelphie la fameuse prison de Cherry-Hill, de presque 600 cellules, avec des cours disposées de manière à rendre toute communication entre les prisonniers presque impossible. L'isolement y est continu : il n'est adouci que par les visites de personnes qui peuvent aider les coupables à leur réhabilitation morale.

A Auburn, on établit (comme vous savez) l'isolement pendant la nuit et le travail en commun pendant le jour, sous la loi du silence.

Les différents Etats de l'Union s'approchèrent de l'un ou de l'autre système. Dans la Virginie, on adopta le système de Philadelphie pour le commencement de la peine, celui d'Auburn pour la période successive.

On essaya d'abord les deux méthodes en Angleterre dans le pénitencier de Millbank, construit en 1812; ensuite y prévalut celle de l'isolement cellulaire, avec quelques mitigations; méthode qu'on adopta aussi dans la prison de Pentonville, inaugurée en 1840.

Les deux systèmes furent, de même, essayés en France: le cellulaire dans la prison de la Roquette, l'auburnien dans les prisons centrales de Montpellier, de Fontévraut, et ailleurs. Je ne peux rappeler les prisons de France, sans rendre l'hommage d'une parole affectueuse et reconnaissante à l'illustre Charles Lucas, dont nous déplorons la perte récente. Dès sa jeunesse il a puissamment contribué à la réforme carcérale, et, jusqu'aux derniers jours d'une vieillesse avancée, il a combattu pour les réformes humanitaires avec toute la vigueur d'un jeune homme. En vaillant soldat, il est mort sur la brèche. Je m'honorais de son amitié: c'est un bien doux devoir pour moi de lui déposer ici cette fleur de l'affection et du souvenir.

La Belgique, les différents Etats de l'Allemagne, la Hollande, la Suède et Norvège, la Suisse, la Russie, l'Italie, l'Espagne, la Grèce ont suivi avec ardeur ce mouvement de réforme dans chacune de ses manifestations. Nous avons tous admiré dans ces jours les prisons de St-Pétersbourg. Le nouveau pénitencier près du pont Alexandre sur la Nawa, que j'ai vu bâtir il y a sept ans, est sans contredit un des plus beaux pénitenciers de l'Europe.

Frappant est le progrès qu'on a fait ici, surtout dans les dix dernières années, depuis que cette branche d'administration, réunie sous une seule direction, est du ressort exclusif du ministère de l'intérieur. C'est un titre d'honneur pour le gouvernement impérial et pour l'illustre et éminent fonctionnaire qui a la direction générale des prisons de l'empire.

Chose singulière! Le développement de l'idée de la pénitence dans l'organisation de la punition sociale a produit deux systèmes de maisons pénitenciaires correspondant aux deux principaux systèmes d'ordre religieux que le développement de cette même idée a produit dans l'organisation de la pénitence volontaire. De sorte que Léon Faucher a pu dire avec raison que, si on devait partager le monde entre les deux systèmes pénitenciaires, comme il a été partagé jadis entre les deux grandes familles des ordres religieux, on dirait que le système de Philadelphie est la règle d'Orient et celui d'Auburn est la règle d'Occident. Dans ce développement parallèle de la même idée appliquée à deux ordres d'institutions différents, il y a une loi intime de la nature humaine qu'il ne serait pas sans intérêt d'approfondir.

Mais l'esprit de l'homme est ainsi fait que, lorsqu'il a pris une direction, il ne s'arrête pas si facilement. On s'aperçut bientôt que ni l'un ni l'autre de ces deux systèmes n'avait pas une valeur absolue et n'était point exempt d'inconvénients.

Nous avons vu que dans la Virginie on avait déjà essayé de tempérer les deux méthodes, en bornant la ségrégation cellulaire à la première période de la peine.

Les nécessités de la colonisation en Australie avaient suggéré aux Anglais l'idée de la délivrance conditionnelle du condamné vers la fin de la peine : délivrance toujours révoquée en cas de mauvaise conduite. Cette institution a été introduite depuis dans le système punitif ordinaire. C'est ainsi qu'on commença en Angleterre à distinguer trois degrés dans les peines temporaires d'une longue durée ; la ségrégation cellulaire, le travail en commun, la délivrance conditionnelle.

Mais le capitaine Crofton, dont le nom seul est un éloge, dans ses travaux comme membre d'une Commission d'enquête sur l'état des prisons en 1853, a été frappé par les désordres qu'il trouva dans plus d'un endroit ; et il sentit profondément la nécessité d'une période intermédiaire de transition entre la période du travail en commun et celle de la délivrance conditionnelle. Le gouvernement anglais consentit à en faire un essai en Irlande ; et, d'après les bons résultats qui s'ensuivirent, il régla plus tard, par un acte, ce système, qu'on appela, dès lors, système irlandais.

Je n'ai pas besoin de vous entretenir en détail de ce système, que vous connaissez mieux que moi. Il suffira de rappeler qu'après une première période d'isolement où, par le contact exclusif d'éléments moralisateurs, on tâche d'éveiller la conscience du criminel et de l'amener à une ferme résolution de vivre honnêtement, le prisonnier passe à une seconde période de vie et de travail en commun, où les condamnés sont partagés en classes différentes selon leur conduite. Viennent ensuite les établissements intermédiaires, où le condamné quitte l'uniforme de prisonnier ; où, selon ses aptitudes, il s'adonne aux travaux agricoles ou industriels ; où il commence à avoir quelques contacts avec les personnes du dehors, afin qu'on puisse commencer à le connaître et qu'il puisse ainsi trouver plus facilement du travail, quand il aura fini sa peine. Une école spéciale y est organisée, ayant pour but de préparer le prisonnier à un bon usage de sa liberté, de lui indiquer les moyens de s'occuper et de surmonter les difficultés qui l'attendent

à sa rentrée dans la vie libre. Vient enfin, dans la dernière période de la peine, la délivrance conditionnelle.

La loi essentielle de ce système est que, le condamné ayant passé dans chaque degré un *minimum* de temps, il dépend de sa bonne conduite de s'élever au degré supérieur: et par contre il peut, par une conduite mauvaise, rétrograder de chaque degré au degré inférieur. Tout le monde connaît le bel ouvrage de M. Van der Bruggen sur ce système. Il est impossible de commencer à le lire sans aller jusqu'au bout: tel est l'intérêt qu'éveille dans le lecteur le système en lui-même et l'amour avec lequel l'auteur en rend compte.

Ce système a le double but: d'individualiser, autant que possible, l'application de la peine pour chaque condamné — et de les préparer tous, peu à peu, à une vie libre, laborieuse et honnête.

L'idée fondamentale de ce système répond à la fois à la nature humaine, qui va par degrés (*non procedit per saltus*), et au but de la peine sociale, qui est de sauvegarder la sécurité publique en rendant à la vie libre des hommes capables de travailler, disposés au travail et à une conduite régulière. Il n'y a donc pas à s'étonner si, quoique sous des formes différentes, cette idée a pris beaucoup d'étendue et a modifié dans ce sens les institutions pénitenciaires de plusieurs pays. — A l'exception peut-être de la Belgique, où le système cellulaire pendant toute la durée de la peine donne de bons résultats, je crois que maintenant il n'y a presque pas en Europe un seul Etat où l'isolement soit adopté d'une manière absolue. A côté d'établissements à ségrégation continuelle, qui deviennent de plus en plus rares, et d'établissements mixtes, on voit surgir partout des établissements pénitenciaires à système graduel. — En Italie, après des essais heureux du travail au grand air pour les moins dangereux parmi les forçats, dans le nouveau code pénal nous avons adopté, pour les peines temporaires de longue durée, le système graduel: nous l'avons même introduit dans le projet de code pénal militaire qui est maintenant à l'étude, autant

que cela peut s'accorder avec la nature des institutions militaires de terre et de mer.

En poussant encore plus loin ce principe, on commence à établir, dans quelques Etats des peines conditionnelles pour les délits d'une gravité moindre : c'est-à-dire le condamné ne les subit que lorsque, dans un certain délai, il se laisse entraîner à un nouveau délit.

Quant aux prisons judiciaires, comme il s'agit d'une détention qui doit être de courte durée, appliquée à des prévenus dont on ne sait pas encore s'ils sont coupables ou non — et pendant laquelle il est à la fois de l'intérêt de la justice, de la sécurité publique et de la dignité humaine qu'il n'y ait pas de communication entre de vrais criminels et ceux qui peuvent ne pas l'être, — tout le monde est d'accord que le seul système juste et rationnel est la ségrégation cellulaire continue : quoique le manque d'établissements suffisants et les difficultés financières en empêchent dans plus d'un Etat l'application entière et complète.

Il est à peine nécessaire d'ajouter que — une fois l'idée de la régénération morale pénétrée dans les institutions punitives — on a dû penser, soit à prévenir le crime en le coupant à la racine, dans le vice ; soit à empêcher, autant que possible, les rechutes des criminels qui ont expié leur peine. De là, les maisons de réforme pour les jeunes gens ; de là, les sociétés de patronage. De ces deux principales institutions complémentaires de la réforme pénitentiaire (dont la première surtout a pris, de nos jours, un grand développement dans tous les pays), je ne peux ici vous entretenir : car elles fourniraient, à elles seules, le sujet de plusieurs conférences.

Après cet aperçu sommaire sur l'origine et le développement de la réforme pénitentiaire, je vais vous prier de vouloir bien me supporter encore pendant un peu de temps, pour que nous puissions saisir ensemble l'unité essentielle de toute cette matière. Nous pourrions par là apprécier facilement les bons résultats qu'on a déjà obtenus, reconnaître en quoi on a pu fourvoyer et ce qu'il y a encore à faire afin que cette réforme puisse, sinon atteindre son but, s'en approcher de plus en plus.

## II.

### *But et essence de la réforme pénitentiaire.*

Lorsqu'une idée noble et féconde frappe vivement l'esprit de l'homme, il s'exalte : un mouvement de joie et d'ardeur pour réaliser cette idée s'empare de lui. Ce mouvement, éclairé par l'idée, est sa force.

Mais, à mesure qu'il poursuit la réalisation de cette idée, il arrive assez souvent qu'entraîné par son point de vue de prédilection, sans s'en apercevoir, il devient exclusif et néglige d'autres éléments dont il faut aussi tenir compte. Il arrive encore que, absorbé par les soucis et les difficultés de détail dont il doit s'occuper pour l'organisation applicative de son idée, il donne à ces détails une importance trop grande et néglige peu à peu l'essentiel. Il arrive enfin que, même en prenant à cœur le tout et ne perdant point de vue les détails, il se trouve en présence d'obstacles qui l'empêchent d'atteindre le but et qu'il n'est pas facile de vaincre.

La conséquence de tout cela est que souvent, avec les meilleures intentions, on s'écarte plus ou moins de la ligne droite : l'idée dirigeante peu à peu s'obscurcit et se fausse : le mouvement primitif s'affaiblit et se perd, ou se cristallise dans des doctrines. Et quelquefois, même en restant sur la ligne droite et gardant tout le feu du premier élan, on se trouve arrêté, malgré soi, dans la marche. Cela donne prise aux attaques de cette masse si nombreuse d'hommes qui, trouvant plus commode de ne rien faire, regardent toujours d'un sourire moqueur (plus ou moins déguisé sous des formes polies) ceux qui s'efforcent de faire quelque chose : surtout lorsque les résultats ne répondent pas tout de suite à leurs efforts.

C'est à peu près ce qui est arrivé quant à la réforme pénitentiaire.

Tâchons de voir quelle est en cela la réalité des choses.

Je ne m'arrêterai pas ici à tel ou tel autre système. Je regarde seulement les principes fondamentaux qui sont communs à tous les systèmes : et je vois que l'unité essentielle de la réforme pénitentiaire, quelle que soit la manière concrète de son application, est d'enlever tout ce que les anciennes prisons avaient de cruel, d'anti-hygiénique, d'immoral — et de faire servir la peine à l'amendement du criminel.

Or, je me demande : en poursuivant cette noble tendance, est-ce qu'on n'a jamais perdu de vue le but véritable de la peine sociale ? Et, dans l'application de ce principe, est-ce que les moyens employés jusqu'ici sont suffisants pour obtenir l'amélioration réelle du coupable ?

Voilà ce que nous devons voir pour tirer quelque profit de la revue rapide que nous avons fait tout à l'heure du mouvement de réforme dans les prisons : voilà sur quoi je vous dirai mon sentiment, si vous voudrez bien me continuer encore pour quelques moments votre indulgente bienveillance.

Les conditions des anciennes prisons, le traitement et la nourriture des prisonniers, leur agglomération oisive, étaient sans doute les plus contraires à la salubrité, à la moralité des prisonniers ; et, par conséquent, en dernière analyse, à l'intérêt public et à la sécurité sociale elle-même.

En voulant apporter remède à ces maux, on est souvent tombé dans l'excès opposé. On a tellement soigné les bâtiments, les cellules et leur ameublement, la nourriture, le traitement du prisonnier, que maint ouvrier, qui travaille du matin au soir pour donner un morceau de pain à sa famille, s'il savait comme on est traité dans certains pénitenciers — sauf le crime — préférerait peut-être la vie de la prison à celle de sa chétive mansarde. Dans quelques endroits, on s'est tellement préoccupé de perfectionner les prisons par les meilleures méthodes de ventilation, de chauffage, de pavés, de mobilier, de serrures, de surveillance et de mille autres détails, que le but essentiel de la réforme, l'amendement du coupable, a insensiblement passé en seconde ligne. Ailleurs, par contre, poussant à

l'extrême le principe de l'amélioration morale, on est arrivé à soutenir que, tant que le criminel ne sera pas corrigé, il doit rester dans la prison. Il serait inutile (dit-on) de se proposer l'amendement du coupable, si on le livrait à soi-même avant que ce but fût atteint : et la peine n'aurait pas de résultat efficace, même pour la sécurité publique, si on lançait au milieu de la société un méchant, qui ne ferait que commettre de nouveaux crimes.

En attendant, le gros public, voyant ces exagérations et ne voyant pas trop de bons fruits dans ceux qui sortent des pénitenciers, voyant au contraire que la criminalité augmente et qu'elle n'est, le plus souvent, qu'une profession dont l'exercice est interrompu seulement, de temps à autre, par les quelques mois ou les quelques années que les coquins passent dans les prisons, s'écrie en souriant que tout cela n'est qu'une belle utopie humanitaire, qui s'apitoie sur la canaille au détriment des honnêtes gens.

D'un autre côté, l'école positiviste — dont le principe essentiel est le fatalisme fondé sur les conditions de l'organisation acquises, innées ou héréditaires — sur le milieu social et les circonstances où l'homme naît et se développe — sur les causes impulsives qui déterminent ses actions — ne voit, dans tous ces efforts d'amélioration morale du criminel, que des rêves spiritualistes. Et si, au point de vue de la sécurité publique, elle se préoccupe du régime des prisons, au point de vue de l'individu, elle ne voit dans le criminel qu'un malade ou un fou, pour qui la demeure convenable est plutôt l'hôpital que la prison.

Or, en tout cela, de quel côté est la vérité ? Je dirai d'abord que je ne suis pas de ceux qui méprisent comme une folie l'influence qu'exercent sur les tendances morales de l'homme les conditions de son organisation, le milieu social où il vit, les circonstances où il se trouve. Une partie si considérable de l'être humain, l'organisation de son corps — qui est l'enveloppe et l'instrument de son activité et de ses facultés morales — ne peut être mise de côté, quand on doit apprécier la valeur morale et l'imputabilité de ses actions. Deux cavaliers également forts dans l'équitation

peuvent monter, l'un, un cheval excellent, l'autre, une mauvaise rosse : et il ne serait pas juste de faire un crime à ce dernier de ce qu'il ne peut ni faire courir, ni manœuvrer sa monture aussi bien que le premier. Si je suis forcé d'habiter un endroit malsain, on ne peut pas considérer comme une faute de ma part de ne pas être si bien portant que celui qui respire à pleins poumons l'air pur et oxygéné de la montagne. L'influence du mauvais cheval peut même être telle, que tout mouvement en avant devienne impossible ; et l'influence du climat malsain peut me forcer parfois de me mettre au lit.

Or, tout cela pourra bien empêcher l'activité de l'homme de se déployer librement, mais ne détruit point la liberté elle-même. Cela veut dire seulement qu'il faut des efforts plus grands et de plus grands soins pour arriver à tirer quelque parti d'une rosse, pour arriver à vaincre (au moins dans une certaine mesure) l'action délétère de certaines conditions atmosphériques. La liberté morale, quoique rétrécie par ces causes dans son exercice, existe toujours, au moins en puissance ; et, avec un régime convenable et des efforts plus vigoureux, elle peut jusqu'à un certain point triompher de ces obstacles. — Or, c'est sur ce petit coin libre qu'il faut agir pour améliorer le coupable. On apprivoise les lions : on peut bien apprivoiser les hommes.

Je dirai en second lieu (et je ne dirai certainement pas une chose nouvelle) que les prisons anciennes étaient des réduits affreux et malsains, où le criminel croupissait dans l'oisiveté, dans la malpropreté, où il était mal nourri et sous le pouvoir arbitraire des gardiens et des directeurs. — Or, qu'il ait une prison propre, une nourriture saine, l'obligation du travail, une discipline convenable, c'est une chose, non seulement juste, mais nécessaire, autant dans l'intérêt du criminel lui-même que dans l'intérêt public. Car (à part la considération que, dans certaines circonstances, la prison malsaine peut facilement devenir un centre d'infection) il est évident, que, si la peine finie, vous rendez à la société un misérable maladif, il sera incapable de gagner honnêtement son pain ; et, outre les obstacles

que rencontre chaque libéré de prison, il en trouvera un, plus grand encore, dans son impuissance au travail ; ce qui le poussera, neuf fois sur dix, à de nouveaux crimes. D'ailleurs, un bon traitement hygiénique, en améliorant le physique du prisonnier, le rend moins irritable et le prédispose à travailler intérieurement sur soi-même pour s'améliorer aussi moralement. Mais chacun voit que ce traitement est, à lui seul, impuissant pour opérer la réforme morale du prisonnier. Un traitement humain est nécessaire, pour ne pas détruire ses forces : mais il ne doit pas dégénérer dans des soins excessifs. On ne doit jamais oublier que, selon la loi constitutionnelle de la nature humaine, toute peine renferme une souffrance ; que, sans souffrance, l'homme qui est faible dans l'amour du bien ne se pliera jamais à le pratiquer. Il faut que, par la souffrance, il se voie forcé de devenir bon dans son propre intérêt, pour que la souffrance cesse. Afin que la peine soit efficace, il faut donc que le condamné souffre. Il ne doit pas être traité cruellement, mais il faut qu'il sente la douleur.

Je dirai enfin que l'amendement du coupable, considéré en lui-même, est une chose sainte, et la garantie la plus efficace pour la sûreté publique. Mais il ne faut pas oublier que l'amendement du criminel, quelque désirable qu'il soit, ne peut être le but direct de la peine sociale. C'est à réparer les lésions des droits causées par les crimes, que le pouvoir social doit surtout viser en punissant les criminels ; et, pour cela, il ne peut faire autre chose que proportionner chaque peine à chaque crime. A l'amendement du criminel, il doit pourvoir, autant qu'il peut, pendant la durée de la peine ; mais, le temps de la peine écoulé, le pouvoir social n'a plus le droit de retenir en prison le coupable par cela seul qu'il ne s'est pas corrigé. Autrement, l'action punitive de la société se transformerait en une action éducative et morale seulement. Toute proportion entre les peines et les délits serait impossible, puisque, même pour les délits moindres, si le délinquant ne se corrige pas, il faudrait le retenir en prison pendant des années et peut-être toujours ; et, par contre, on devrait dé-

livrer après quelques mois, ou même après quelques semaines, les plus grands criminels, s'ils montraient par leur conduite de s'être corrigés. — Qu'on tâche de corriger les délinquants pendant qu'ils expient leur peine et d'empêcher les récidives, c'est très bien. Aller plus loin, ce serait méconnaître le caractère et les limites du pouvoir punitif de la société.

Mais, même en replaçant ainsi la réforme pénitentiaire sur sa véritable base et dans ses vraies limites, une grave et dernière question reste encore à résoudre. — Est-ce que, avec tout cela, on arrivera, par cette réforme, à en obtenir le but : l'amendement du criminel ?

L'homme, quoique criminel, ne cesse pas d'être un homme ; il est donc sujet, tout aussi bien que l'homme regardé généralement comme honnête, aux lois propres de la nature humaine. — Je me rappelle toujours, avec une tendre émotion, ce que me disait, il y a quelques années, à Christiania, un excellent directeur de pénitencier, aimé par tous ceux qui l'ont connu, M. Petersen. « On me parle « des criminels », disait-il, « mais je suis moi-même criminel ! ... Car, si je sonde le fond de mon âme, j'y vois, « en germe, les mêmes crimes qu'on punit dans les prisons. « Seulement, l'éducation, la religion, l'amour du bien, la « lutte contre moi-même ont empêché ces germes de se « développer et de produire leurs mauvais fruits ». — Ce que M. Petersen disait, chacun de nous (s'il veut être bien sincère avec soi-même) est forcé de se le dire aussi. Donc le traitement à appliquer pour la correction du prisonnier est, au fond, le même que pour l'amélioration morale de l'homme libre ; mais là il faut l'appliquer avec plus de rigueur et d'énergie, à cause des obstacles plus grands provenant de tendances et d'habitudes vicieuses invétérées.

Pour un traitement efficace de toute maladie physique il faut trois choses. Il faut d'abord un remède ayant en soi-même la vertu de guérir la maladie ; il faut ensuite un bon médecin qui l'applique aux conditions individuelles de chaque malade ; il faut enfin que le malade la prenne. Hors de là, il n'y a pas de guérison possible.

Or, la même chose est pour les maladies morales. — Pour l'homme criminel, le remède efficace est, d'abord, la secousse de sa conscience : secousse, que les conséquences mêmes du crime aident à produire et qui lui rend possible de sentir, ne fût-ce que par des éclairs, ce qu'il y a d'abominable dans le crime, ce qu'il y a de beau dans une vie honnête ; qui l'aide, par cela même, à faire en soi un mouvement pour se détacher de ces tendances vicieuses dont le crime est la conséquence, et pour s'approcher de cet idéal. Dans ce mouvement est l'essence du remède et le secret de la guérison. Viennent ensuite les secours de la morale et de cette force supérieure qui est l'essence de la religion : dont tout homme qui a, tant soit peu, la connaissance des prisons et des prisonniers ne peut méconnaître l'influence bienfaisante.

Le médecin, c'est surtout le directeur du pénitencier qui doit l'être. En entrant avec amour et dévouement dans la position de chaque reclus, cherchant d'en obtenir la confiance, agissant avec chacun selon ses dispositions personnelles, mieux que tout autre il peut contribuer à produire cette secousse et ce mouvement salutaire. Le pivot de la réforme pénitentiaire est un bon personnel de direction.

Mais la chose la plus essentielle et la plus difficile est que le malade (c'est-à-dire le prisonnier) consente à prendre cette médecine. S'il ne le fait pas, la faute n'en sera pas au remède, ni au médecin, mais au malade lui-même. — On a fait des pénitenciers, mais ce qui est le plus difficile, c'est d'y introduire l'esprit de pénitence. Car, dans l'esprit de l'homme, surtout de l'homme profondément perversi, il y a une telle force de résistance à l'action des éléments moralisateurs, que les meilleurs efforts viennent souvent échouer contre ce fond de granit.

Quelle que soit donc la perfection des systèmes pénitentiaires qu'on pourra encore imaginer, il est impossible de dire d'une manière absolue qu'on arrivera à obtenir l'amendement du coupable ; parce qu'il faut pour cela un coefficient intérieur de la part du coupable lui-même, auquel un bon système pénitentiaire peut préparer le terrain,

mais qu'aucune puissance humaine n'a le pouvoir de produire.

Or, comme un bon général, ayant trouvé une forte résistance sur le point d'une forteresse qu'il a attaqué, cherche à y pénétrer par un endroit plus accessible, cette résistance intérieure qu'on rencontre dans les criminels consommés a fait songer, dans ces derniers temps, à concentrer de préférence les efforts d'amélioration morale sur les jeunes gens : étant plus facile de guérir le vice tant qu'il n'a pas encore engendré le crime.

Il se fait de nos jours, dans la science de la pénalité, une évolution analogue à celle qui s'est faite dans la médecine. D'abord, les médecins ne se préoccupaient que des phénomènes morbides extérieurs ; et le remède, appliqué à la surface, n'en empêchait point la reproduction. Alors on a commencé à en étudier les causes et à apporter le remède à la source. Mais, avec le temps, on a remarqué que la source des maladies n'était le plus souvent elle-même que la suite d'un traitement habituel de l'organisation en opposition à sa nature, à ses besoins, à ses prédispositions malades, héréditaires ou acquises. On s'est préoccupé alors de conseiller à chacun un régime plus rationnel, pour entretenir ou rétablir l'exercice normal et le juste équilibre de chaque force, de chaque faculté, de chaque organe. La médecine gravite ainsi maintenant vers l'hygiène.

La même évolution s'est faite dans l'application de l'idée de l'amendement du coupable à l'action punitive. D'abord, ne regardant que la gravité du dommage produit par le crime, on infligeait des peines matérielles correspondantes : on coupait la main du voleur, on coupait la tête du meurtrier. Passant plus tard à considérer, dans chaque cas, les circonstances du crime et le degré d'imputabilité du criminel, on commença à proportionner la gravité de la peine pour chaque cas et pour chaque individu. On songea enfin à se servir du temps destiné à l'expiation de la peine pour l'amélioration morale du condamné : et on vit surgir la réforme pénitentiaire. Maintenant, en voyant

la difficulté de cette amélioration pour les adultes, on s'efforce de corriger les jeunes gens vicieux avant qu'ils deviennent des coquins. De là le développement qu'ont pris dans ces derniers temps les maisons de réforme. — Voilà, dans l'ordre pénal, l'hygiène, qui tend à rendre moins fréquent l'emploi de la médecine.

La tendance des législations modernes à l'adoucissement des peines exige une action préventive plus énergique. Dans les maisons de réforme est l'espoir de l'amélioration morale des classes dangereuses. J'ose dire que la réforme pénitentiaire, quand même elle n'aurait produit d'autres bienfaits, en aurait produit un immense en amenant tant d'hommes éminents à tourner leurs efforts vers la correction des mauvais garçons, de ces coquins en puissance.

Cependant, il ne faut pas négliger de faire aussi tout ce qu'on peut pour améliorer les condamnés qui expient leur peine. Quelque importance qu'ait l'hygiène, le médecin qui ne voudrait s'occuper que de prévenir les maladies et qui ne voudrait point traiter les malades, quoique inguérissables, ne serait pas un bon médecin.

D'abord, ce n'est pas toujours que les moyens employés pour améliorer les condamnés demeurent inefficaces. Il y a des prisonniers qui se corrigent, comme il y a des malades qui guérissent.

D'ailleurs, faudrait-il renoncer à tout effort d'amélioration morale par cela seul qu'on ne peut pas toujours l'obtenir ? Tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir, et à cet espoir il ne faut jamais renoncer. Le progrès moral est, d'ordinaire, très lent ; mais l'essence de tout progrès n'est pas d'atteindre le but ; elle consiste à y marcher sans cesse. Le souffle régénérateur, qui a fait de la souffrance un instrument de rédemption morale, est né de l'amour. Et l'amour ne se décourage jamais. Quand même on ne parviendrait qu'à produire dans quelques-uns seulement, parmi les criminels plus endurcis, un mouvement réel d'horreur contre le mal et d'amour vers le bien, croyez-vous que, dans l'ordre moral, cela serait du temps perdu ?

Ce n'est pas peu de chose que de faire pénétrer jusque dans la partie la plus dégradée de la société l'action de ce principe supérieur à toute différence de nationalité, de coutumes, d'opinions, vers lequel tout cœur droit soupire : le rachat moral de l'homme et de l'humanité ! — Mais ce rachat a commencé dans le monde par une force d'en haut ; nous devons donc avoir la foi que (ne fût-ce qu'après plusieurs siècles) un jour viendra où le mal sera vaincu, où la vérité, la justice et l'amour régneront ici-bas et consoleront cette pauvre terre.

---







